Venise, sixième chant - par Antonio Busi -

Enfin il neigeait sur la cité. J'étais monté une fois de plus dans la vieille tour inhabitée dont j'avais la clé moi aussi. J'avais gravi les escaliers de pierre en colimaçon et du haut de cette étrange bâtisse en laquelle pourtant toujours je me sentis bien, par une large ouverture qu'il y avait dans le mur, les pierres étaient glacées quand je m'y appuyai, je pus voir les toits de la ville. C'était admirable. J'étais seul, il n'y avait là-haut que le grand silence. La neige recouvrait les toits. On devinait cependant encore la forme des tuiles, ces romaines mises les unes sur les autres et qui vous donnent si facilement des gouttières, car, avec le temps, et la pesanteur, elles glissent et découvrent des espaces plus ou moins larges par lesquels l'eau des orages ou des pluies persistantes passe pour aller noyer les charpentes, les teinter de ce brun presque noir, quand il s'agit de poutres de chêne et puis bientôt commencer à les pourrir. Le temps fait son œuvre, et en particulier sous les toits quand ceux-ci ne sont guère entretenus.

On sentait la neige. Quelle ambiance étrange et magnifique, nous mettant hors du monde ordinaire pour nous faire accéder à un univers magique où les règles sont différentes, toutes entachées de mystère et de légèreté. C'est, en quelque sorte, comme si vous retrouviez une enfance perdue, celle-ci si précieuse à vos yeux.

Je regardais en direction du campanile St Marco qu'une fois de plus je trouvai trop haut, signe certain de l'orgueil des hommes de ces temps passés qui voulaient toujours plus et aller plus haut encore. Proportions disproportionnées de cette trop haute quoique si prodigieuse tour au-dessus des toits ordinaires de la ville. Et pas loin, à main gauche, on distinguait les coupoles mi-sphériques de la basilique elles aussi couvertes de neige.

L'horizon était gris. On ne découvrait ni la lagune ni la mer, ni aucun canal. C'était comme si la ville avait été ordinaire, et qu'au pied même de ces maisons ne couraient que des rues que la circulation eut asphyxiée.

Quelle admirable vue, quel recueillement, et combien je l'aimais, ma ville. Mais en solitaire, et non en touriste qui passe et ne voit rien, mais en amoureux des perspectives originales. Il n'y a de beau et de bon que dans les marges, dans sa solitude, dans cette impression aussi, ici, de dominer un peu le monde, dans tous les cas d'être au-dessus des autres. Marchez, courez, visitez, achetez, vous du bas, moi je suis en haut et vous ne me voyez pas. Je suis seul. Je pense et je vois. Je me pose des questions sur la ville, durera-t-elle encore un siècle, ou deux, ou dix ? Qu'importe de passer. Il faut voir. Il faut s'interroger. Il faut s'intégrer aux pierres mêmes mais sans vouloir à tout prix laisser une trace. Il faut prendre ce qui est, cette neige qui tôt disparaîtra, ces formidables blancs et gris qui se mélangent en un tableau plein de charme et de mélancolie.

J'aurais pu rester longtemps là-haut, mais ce matin-là il y faisait si froid, si froid que je fus bientôt dans l'obligation de redescendre afin de ne pas me

geler. Et en bas je retrouvai la ville et son animation, mais non pas extraordinaire comme en été, modeste au contraire, car nous étions en février, il faisait froid, et ce n'était guère que les habitants de la cité qui passaient parmi lesquels je rencontrais des gens de ma connaissance que je saluais sans m'arrêter. Sur la place St-Marc où je me rendis, les pigeons y demeuraient par contre nombreux comme en pleine saison, des vols entiers, tout noirs semblait-il, tandis qu'on avait dégagé des passages dans la neige afin de faciliter les déplacements. On voyait ainsi des silhouettes foncées qui allaient, pressées. La basilique St-Marc était là, au fond de la place, un peu voilée cependant par la neige qui n'arrêtait pas de tomber. J'étais heureux, dans le fond, que celle-ci atténue les rares bruits qu'il pouvait encore y avoir. C'était doux. C'était beau. C'était , oui, comme une enfance retrouvée. C'était intime tout en restant grand. Je regrettais cependant qu'il y eut tant de pigeons qui, en quelque sorte, dérangeaient ma contemplation. Satanées bestioles, dans le fond, j'eus préféré la ville sans elles, tout au moins qu'elles aient été moins nombreuses.

J'allai au bord de la lagune. Les barques et les gondoles étaient à quai, il n'y avait plus aucune vie sur l'eau glacée. Tout était gris. Tout était endormi. Nous étions hors du temps. Et chaque silhouette sur les quais était impersonnelle et aurait pu être remplacée par une autre. Aucune n'avait en somme d'importance. Même pas la mienne. Je passais, comme les autres, juste la trace supplémentaires de mes pas dans une neige déjà foulée par cent fois.

Hors du temps. Le bruit des vagues contre les murs des quais. Une sorte de fatalité. Un engourdissement. La ville vraie peut-être, dans ses difficultés ordinaires de la vie.

Les mois avaient passé pour nous ramener en été. J'étais si sensible au charme des jeunes filles. Quel sera leur vie, me disais-je toujours. Je les aimais de ce qu'elles ont la vie devant et non pas derrière, leur beaux cheveux coupés court, leurs boucles d'oreille. Un regard un peu perdu. Des taches de rousseur près du nez. Un foulard autour du cou. Un pull trop léger pour la saison et qui montre une poitrine naissante. Mais c'était surtout ce regard qui me retenait, perdu dans le vague, qui ne me fixait pas. Celle-ci était appuyée contre un pilier. On voyait sur sa gauche un portail de fer forgé, une statue dans un jardin. Au fond était un mur. Tout était gris, et triste et nostalgique. A quoi pensait-elle, en somme ?

L'homme quant à lui, que je vis plus tard, traversait un pont aux grosses marches et sans garde-fou, si bien que l'on aurait pu aisément tomber dans le canal. On suivait par conséquence une ligne centrale pour retrouver bientôt l'autre côté et longer une rue très serrée entre deux immeubles et puis ressortir sur une place dont le sol était de grosses dalles de pierre lissées par les pas de dizaines de générations, tout au moins il me plaisait de le croire et qu'ainsi le passé, par delà les siècles innombrables rejoignait le présent.

Cette autre-là, de vingt ans, était très belle. Les cheveux aussi coupé court, très noirs, comme ses yeux. Un nez droit, une bouche bien dessinée. Et elle non plus ne me regardait pas. Les yeux dirigés sur le côté, plongés dans le vague. On pense à quoi, quand l'on est femme et que l'on habite cette cité ? Pas à celle-ci, plutôt à la vie que l'on mène, aux difficultés qui nous attendent et à nos gens que l'on aime ou que l'on haït jusqu'à souhaiter parfois leur mort. Tiens, que le vieux tyran tombe dans le canal et qu'il nous foute la paix. Et puis on ne pense à rien. On va son chemin. Simplement. Toujours. Jour après jour. Année après année. On vieillit dans la ville sans que jamais elle n'ait pu vraiment nous appartenir. On reste étranger à elle, en somme, puisque rien ne de nous ne saurait la marquer, ni influencer de quelque manière que ce soit son destin. On n'est rien. Et on l'est plus encore, si c'est possible, de le savoir. C'est si difficile et si voluptueux tout à la fois d'à peine exister.

On marchait sur le bord du canal, on suivait une ruelle sans importance où les maisons n'avaient aucunement la splendeur de ces palais que l'on découvre sur le grand canal. Et pourtant si modestes qu'aient été les lieux, il y avait quand même des balcons émergeant des façades, en pierre ou en métal forgé. Des gens s'y tenaient qui vous regardaient passer, car on était un dimanche et chacun avait le temps, de vivre, de flâner, et même de perdre sa journée à ne rien faire Deux barques étaient à quai. La lumière tirait comme un trait mouvant dans les eaux du canal, tout à fait en son centre. C'était très beau. Et puis il y avait cette odeur, si douteuse était-elle parfois, elle faisait partie de la ville.

Cette troisième femme que je rencontrai était plus belle encore, toute de noir vêtue, les cheveux noir eux aussi et tirés sur l'arrière qui dégageaient son beau visage, avec des lèvres pleines, que l'on aurait voulu baiser. Oui, baiser ces lèvres pour croire les faire siennes. Mais les femmes, pas plus que la ville, ne nous appartiennent, elles nous échappent, au secours, c'est trop douloureux. On sera à jamais orphelin d'elles. Son regard était profond et noir qui vous regardait ici par contre bien en face. Elle vous jugeait. Qui es-tu toi qui passe ? Elle avait l'oreille délicate. Et de ce visage si beau émanait une lumière très douce et un mystère que l'on n'arrivait pas à pénétrer. Qui êtes-vous, vous, qui êtes-vous là et qui nous regardez ? Quels désirs étranges vous ont pénétrée, où allez-vous, que deviendrez-vous et existerez-vous encore au moins quand viendra ce jour où je parlerai de vous ?

Mais dans ce visage deux choses surtout me retenaient. Ses yeux si noirs et ses lèvres pulpeuses. Ses lèvres derrière lesquelles étaient les mots et la vie, ses dents, son souffle, son haleine, elle, elle toute entière. Que l'on aurait voulu posséder sans hélas pouvoir le faire, que l'on aurait souhaité aimer, mais c'est sans espoir, car elle ne se livrera jamais qu'à d'autres.

Je vis, après de nombreux voyages en barques ou en bateaux, d'autres localités, certes moins grandes, et de beaucoup, des environs, perdues au cœur de la lagune, avec l'encadrement de leurs portes et fenêtres peints de blanc, qui

se reflétaient dans les eaux troubles du canal. Je les vis, prenant du recul, du quai opposé que je rejoignis après avoir passé un petit pont, qui étaient là, les unes à côté des autres, sans prétention, modestes, avec de petites rues entre elles. Et tout ici était silencieux. On ne voyait même personne. On était loin des foules, loin d'une quelconque célébrité, tout au moins en cette période de l'année qui était l'automne, sur le tard, quand déjà la saison tourne et qu'il pourrait bientôt déjà neiger.

J'aimais les pierres, j'aimais les rues, les passages, les ponts, les façades des maisons. J'aimais tout de ces lieux, les pieux plantés dans la vase des canaux avec de grosses chaînes pour les lier entre eux, avec une corde serrée à laquelle on attachera une gondole ou un bateau léger. Un homme vidait sa barque après un gros orage. La mercière était à sa porte, appuyée a l'entourage, avec son joli tablier blanc revêtue dessous d'une robe qui a des point bleu, et une jolie collerette. C'était un magasin ordinaire, et les gens passaient qui jetaient un regard distrait sur la vitrine sans apparat. On se demandait même ce qu'elle pouvait vendre. On entendait le bruit des pas des hommes et des femmes allant vers quelque but invisible, rapides. 1250, 1251, tels étaient les numéros des maisons qui vieillissaient sans qu'on ne les retouche.

Je rejoignis enfin l'une de ces multiples places que l'on y rencontre, non pas anonyme, discrète, avec un magasin de peinture. Ce n'étaient en rien ces placards pour touristes que l'on ne vend que trop aux endroits les plus populeux, des scènes de la vie de tous les jours, uniques, traitées avec talents et que pourtant l'on ne découvrirait jamais dans les grandes galeries.

Mais je retrouvai vite les petites rues, les ponts, un pigeon sur le mur qui borde le canal, apparu tout noir sur blanc de la couverte. Une barque oscillait légèrement sur les eaux à peine troublées encore par le passage récent d'une gondole. Tout cela était si tranquille. Une femme passait sur un pont.

Je découvris une ruelle plus étroite encore avec un chat au milieu, esseulé, oublié, retrouverait-t-il seulement son logis ?

Tellement de mur décrépis, plein de taches noires, avec des signes, des fentes, une boucle, un bâton dans la boucle. Tellement de gondoles sur les canaux. Tellement d'eau, d'arcades, de pluie ce jour-là, de parapluies ouverts, tout noirs. Tellement de vies que l'on oublierait. Ca ruisselait de partout. Il faisait triste, presque sinistre. Et pourtant j'étais bien. Je m'y retrouvai. Loin le soleil et ce trop de monde qui fatiguent. J'errai, sans but, à regarder les gens d'ici, à voir les vieilles se presser, des cent fenêtres aux grands immeubles dont les façades donnent ici sur une place. Leurs grosses dalles luisantes parce qu'il pleut et que l'eau ruisselle de partout, dans les fentes, pour s'en aller rejoindre les canaux par quelque coulisse discrète dans les bords.

J'habitais ici depuis plus de cinquante ans, et je savais que je ne m'en irais jamais. Ma cité me suffisait. Elle m'était tout. Elle était grande et petite tout à la

fois, familière et intime, violée sans cesse. Ma cité était la plus extraordinaire de toutes, et surtout en elle, sur terre, aucune circulation, juste des barques à moteur sur les canaux les plus larges. Elle était le cœur du monde. Et j'aimais tellement aussi ses femmes quand elles sont belles, quand elles sont aussi belles que la cité.

Peut-être que le grand m'indifférait. J'aimais simplement un passage sous une bâtisse, avec de grosses poutres qui forment un plafond. Une lampe de faible voltage l'éclaire à peine. On voyait par delà des marches qui conduisent à un pont. Les fenêtres d'en face, et même d'ici, étaient protégées d'un grillage de fer forgé. Qui étiez-vous qui aviez construit ceci, qui êtes vous maintenant vous aussi qui habitez aux étages supérieurs de cette maison ?

Je fuyais les grandes fêtes, je me complaisais dans la solitude et le silence. Ils fêtaient, et des semaines durant. Moi j'étais ailleurs, et même parfois d'ailleurs. Leurs lumières m'éblouissaient sans rien m'offrir. Les foules m'exaspéraient. A tel point que si je devais les fréquenter par obligation, je retrouvais bientôt et discrètement une petite rue grise, pleine d'eau, pleine de noir et de gris et je m'y trouvais bien. Je marchais. Je pensais. Je ne me demandais même plus qui j'étais. Peut-être aussi que je n'existais pas, ou qu'à peine. J'étais simplement deux yeux et deux oreilles. J'étais même tous les sens, mais je ne participais pas. J'observais. Je prenais des choses avec moi. J'écrivais dans ma tête avant que je ne le fasse à la maison.

Et puis qu'importe ! Ma vie maintenant était finie et je le savais. Et de ma ville, de ma ville tant aimée, de ma ville aimée jour après jour et pendant toute une existence, je n'emporterais rien. Même pas le souvenir. Même pas un simple bout de pierre. Même pas une poussière qui me serait restée accrochée sous la semelle de mes souliers ! Je m'en irais, vous savez, nu, ainsi qu'au premier jour.

Cahier photographique

Franchement, cela vaut-il la peine de photographier encore de simples rues de Venise ?

UGO BARACCO

Un artiste de la place n'hésite pas quant à lui à croquer sans cesse ces mêmes ruelles, ces mêmes canaux. Mais il y a que son travail est tout simplement admirable, et laisse loin derrière lui toutes ces productions de pacotille que l'on peut acheter dans la belle cité. On trouvera des renseignements sur cet artiste ci-dessous, comme aussi sur internet : Ugo Baracco, Galerie 71.

Les gravures de Baracco sont exécutées selon l'ancien procédé de l'eau-forte et de l'aquatinte et avec des plaques de zinc ou de cuivre comme matrices.
Le procédé technique est entièrement manuel.
L'impression est effectuée sur papier Pescia* pour la gravure, à l'aide d'une presse à main.
Le tirage limité est numeroté.

Ugo Baracco, né à Padoue en 1949, a fréquenté les cours libres à l'Académie des Beaux-arts de Venise où il a étudié la peinture et le dessin.
Portraitiste et paysagiste, il s'est intéressé dès 1975 aux techniques graphiques et s'est spécialisé dans la chalcographie, en particulier dans l'eau-forte et l'aquatinte qui se sont révélées ses moyens d'expression favoris.
Il apparaît dans la production de Baracco un développement constant du thème lié à Venise, ville où l'artiste a choisi de vivre et de travailler.
La tentative d'exprimer l'unicité irréelle et fantasmagorique de ce lieu, soutenue par une remarquable maîtrise technique, s'est faite plus intense et plus raffinée au fil du temps.
Se rattachant à la tradition des maîtres paysagistes vénitiens, il a su fondre, avec équilibre et harmonie, les éléments formels naturels à de suggestives interprétations poétiques.

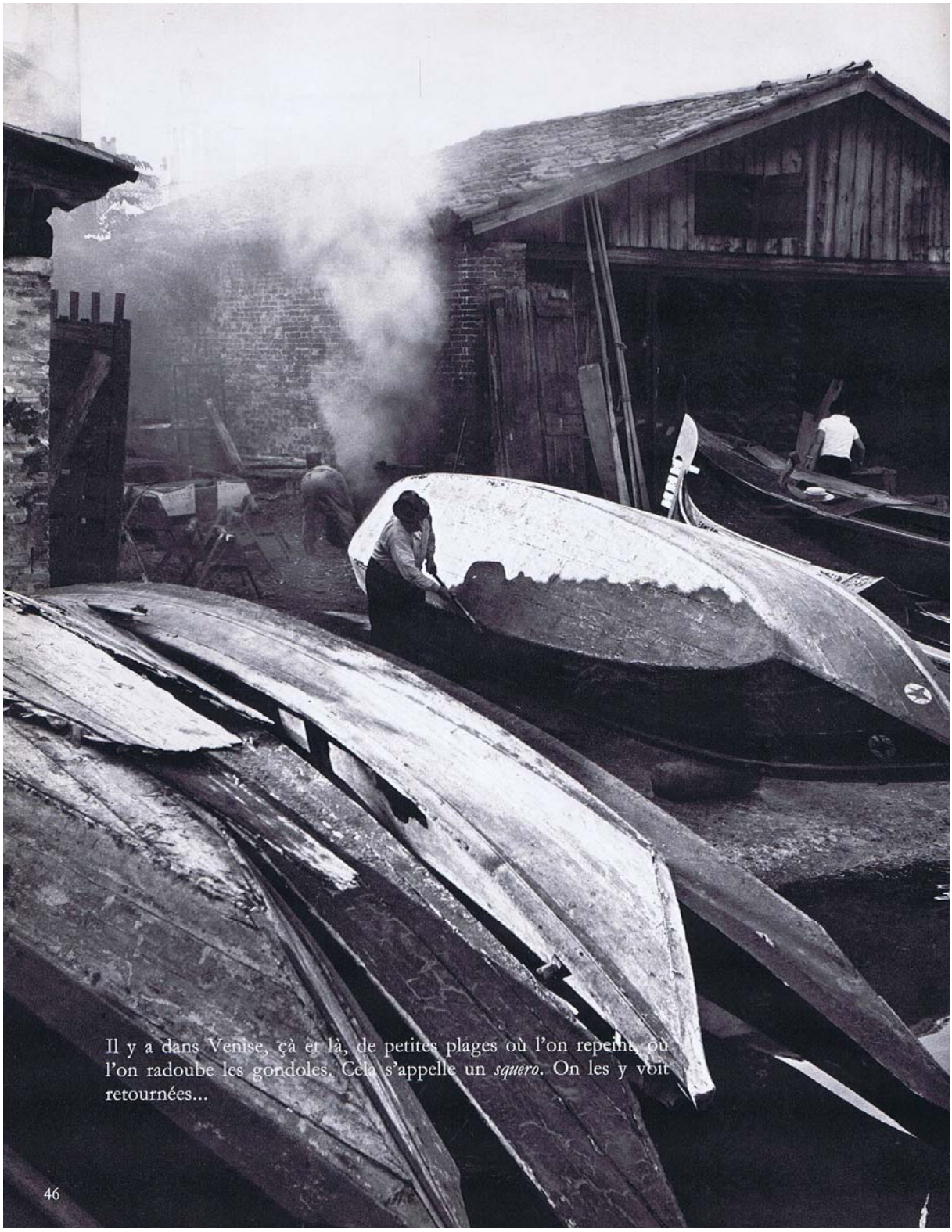
Il a participé à de nombreuses expositions aussi bien collectives que personnelles en Europe, aux Etats-Unis et au Japon, et a obtenu divers prix et reconnaissances.
Parmi les expositions personnelles les plus importantes :
Urban Art Research Center, New York (1987);
West Room Gallery, New York (1988);
DeLisle Gallery, . Knightsbridge, London (1990);
Montpellier Gallery, Cheltenham (1991) - Stratford (1991);
The Lobby Gallery, New York (1992).
Il a participé au Tokiu Eurofestival, Shibuya, Tokyo (1991).
Ses oeuvres font partie de collections aussi bien publiques que privées dans le monde entier et sont exposées à l'Ambassade italienne auprès des Nations-Unies à New York.

UGO BARACCO
S. Marco 1631 30124 Venezia Italy
Tel. - Fax (autom.) 041 - 5226161

La qualité ordinaire de ces deux reproductions ne révèle pas la finesse du trait de l'artiste qu'il serait souhaitable de rencontrer lors d'un prochain passage à Venise. Mais pour quand, je vous le demande ?

S’il ya une famille Pantalon dans un petit village suisse appelé Charbonnières, il y a aussi un Hôtel Pantalon à Venise !

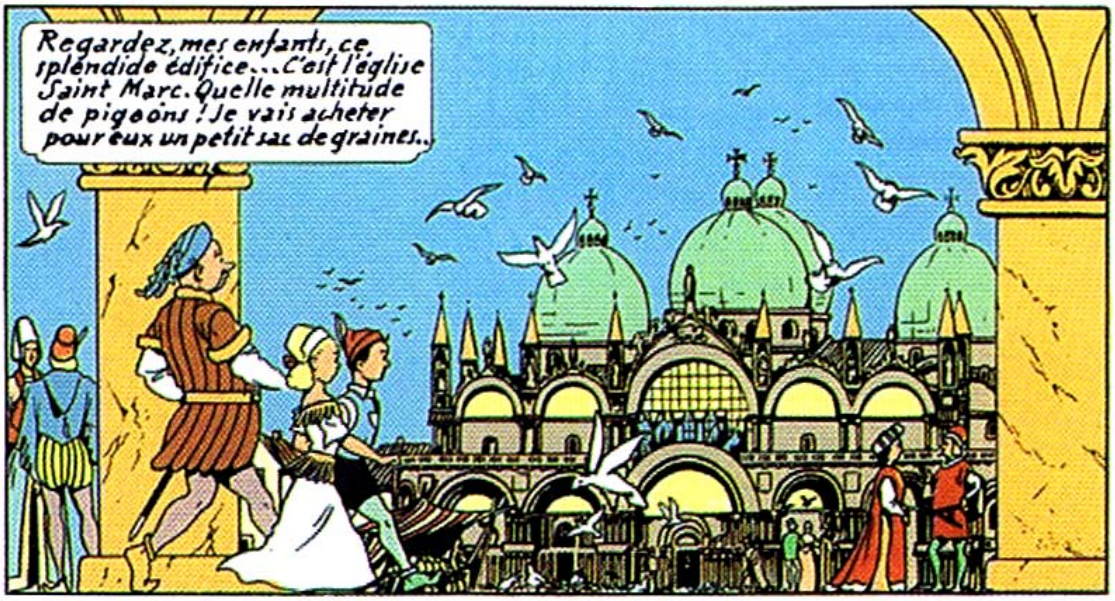
Célèbre chantier naval artisanal.



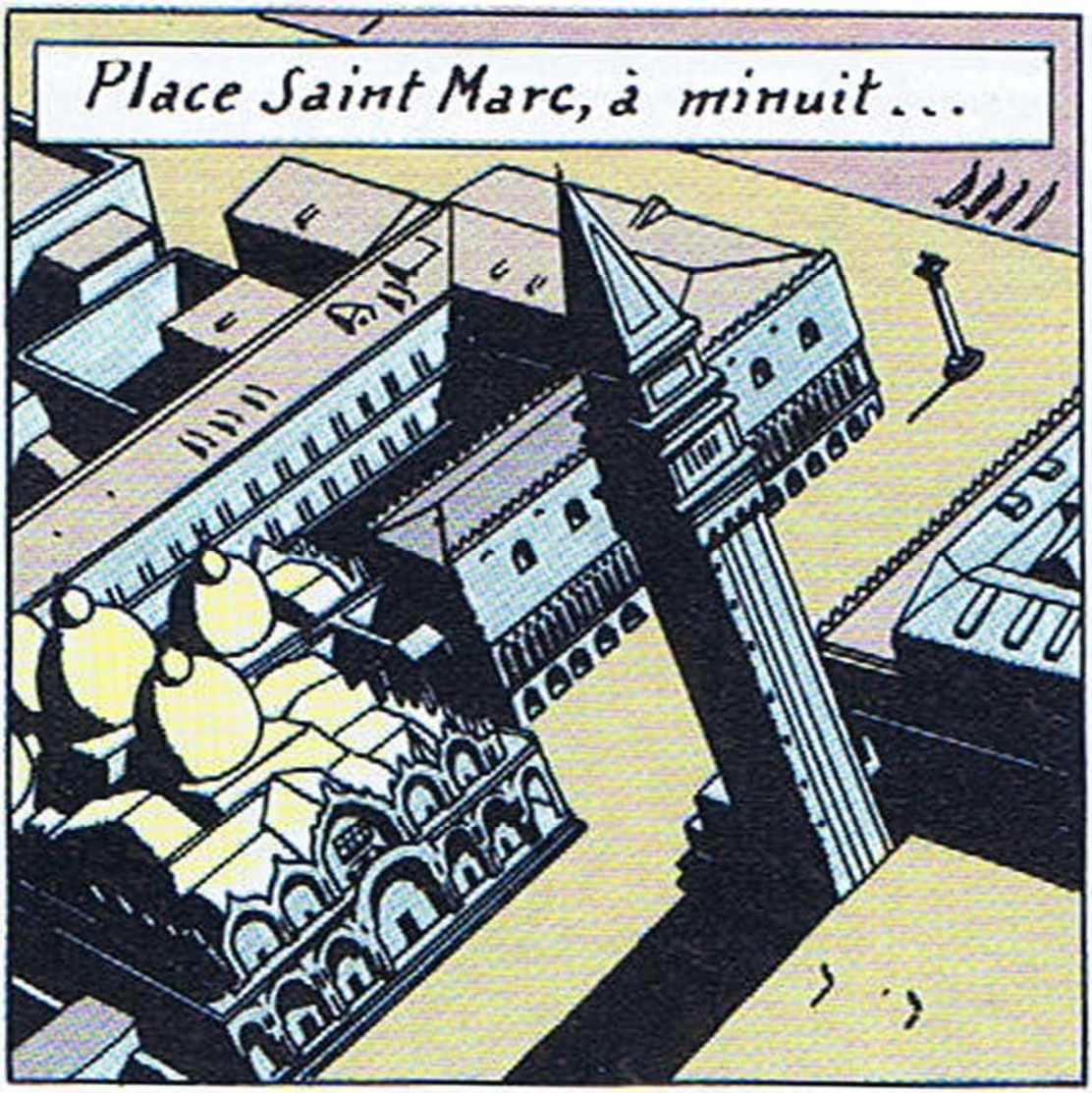
Quand celui-ci travaillait encore – Venise à fleur d'eau, la Guilde du Livre, Lausanne, 1954. Photo Fluvio Roiter

Venise ne serait-elle qu'un vaste carnaval ? Pas certain, il faut bien y travailler, vivre et mourir ! Et ce n'est jamais gai de mourir, même à Venise.

La classique des classiques, tellement classique même qu'elle en devient insignifiante ! C'est beau et émouvant quand même.



Mêmes lieux vus par Willy Vandersteen dans « Le casque tartare », Editions Standaard 2009, reprise d'une BD du journal Tintin du début des années cinquante.



La place Saint-Marc, lieu dit la Piazzetta, vu par Francq, dans : Largo Winch, Voir Venise, Dupuis 1998.

Prendre son café au Florian et y lire des livres sur Venise, sans oublier bien entendu parmi ceux-ci, les Largo Winch et les Bob et Bobette…

Basilique Saint-Marc, portail d’entrée, merveilleuse « icône ».

Petit détour par le Rialto où le patron vous salue bien !

Palais des Doges, une merveille. Trop beau, diront certains !

Et un canal, quelque part dans cette Venise que nous quittons, le temps d’une page de pub !